



FOIRE AUX QUESTIONS :

«*Pourquoi Dieu laisse-t-il ses enfants se heurter au mal et à la souffrance ?* »

1^{ère} partie de la réponse

*Il faudrait d'abord brosser une fresque sur
« Le meilleur des mondes possibles » et sur « La Croix du Christ » :*

Le meilleur des mondes

Ô Providence divine, que de crimes n'a-t-on pas commis en ton Nom ? Nous connaissons bien, pour les avoir étudiées dans nos classes de français, les ironies cinglantes d'un Voltaire à l'égard de la théorie du meilleur des mondes possibles que prônait le philosophe Leibniz. Pour ce dernier, en effet, le monde tel que nous le découvrons est le meilleur possible puisque Dieu en est l'auteur et que le mal tire sa justification du bien qu'il contribue à rehausser, selon une harmonie établie par avance par la divine Providence. Tout est si simple selon cette théorie. Mais le *Candide* de Voltaire, tel un disciple de Job au siècle des Lumières, en faisant l'amère expérience de toutes les atrocités de son temps, rappelle qu'une vision trop simpliste de la Providence divine en vient à blasphémer Celui qu'elle tentait de justifier. Doit-on pour autant renoncer à la notion de Providence et affirmer, comme le proclame de nos jours le philosophe juif Hans Jonas, que Dieu n'est pas tout-puissant, mais impuissant, devant le mal qui se commet dans l'histoire d'un monde d'où Il s'est retiré ? (Cf. *Le concept de Dieu après Auschwitz*, Paris, 1995, p. 31).

Providence divine et liberté humaine

Tout d'abord, Dieu est provident, c'est-à-dire qu'il veut et pourvoit (c'est le sens le plus immédiat du terme latin *providere* : pourvoir) au bien et au bonheur des êtres qu'il crée. Ce que Jésus nous révèle, mais que déjà l'Ancien Testament nous indiquait, c'est que Dieu est Père de tous les hommes puisqu'il est leur Créateur : « Yahvé, tu es notre Père. Nous sommes l'argile dont tu es le potier, nous sommes tous l'ouvrage de tes mains » (Isaïe 64, 7). Tendresse et sollicitude paternelles sont donc déjà des traits de caractère du Dieu Saint d'Israël, mais Jésus met plus encore en relief, par ses paroles et sa vie elle-même, le caractère filial de la relation que nous devons à sa suite entretenir avec Celui de qui nous tenons la vie, le mouvement et l'être. Le Dieu que Jésus nous présente, s'il demeure « le Seigneur du Ciel et de la terre » (Mt 11, 25) connaît tous les besoins de ses enfants (Mt 6, 8 et 32) et veille sur eux (Mt 6, 25-34) ; il est de plus un Père infiniment miséricordieux qui va à la recherche de l'homme qui s'égare (Lc 15) parce qu'il ne supporte la perte d'aucun de ses fils, pas même du plus petit (Mt 18, 14). Certes mais l'objection classique, et qui constitue pour beaucoup comme la pierre d'achoppement de la foi en l'existence de Dieu et en sa Providence, est celle qui s'enquiert de savoir pourquoi, si Dieu est un Père si bon, de surcroît tout-puissant, Il laisse ses enfants se heurter au mal et à la souffrance. Aucune harmonie du monde ne saurait justifier la souffrance d'un enfant innocent, déclare à juste titre Ivan Karamazov dans l'ultime et sublime roman de Dostoïevski, *Les Frères Karamazov*. L'objection est recevable. Mais elle ignore cependant que le scandale du mal est lié au pouvoir qu'a la liberté humaine de consentir librement à l'Amour de Dieu qui seul rend libre et heureux. C'est la condition même

de l'amour que de ne pas s'imposer, mais de s'offrir. Il y a donc en quelque sorte une toute-puissance impuissante de l'Amour divin. Comme l'écrit remarquablement Laurent Lavaud dans sa contribution à la revue *Communio*, « une réflexion sur la notion de puissance doit ouvrir la voie à la compréhension de la rencontre entre la providence divine et la liberté humaine. L'homme a par lui-même la puissance de dominer l'ensemble du cosmos (c'est ce qu'indique le récit de la Genèse 1, 26-27) et décider de l'orientation de son être vers le Bien. Mais cette puissance n'accède à une pleine liberté — c'est-à-dire à une liberté aimante — que si elle ne cesse de se recevoir de la puissance divine qui la fonde. Le drame du péché humain se joue lorsque la liberté oublie son origine et se pose elle-même en absolu qui usurpe la toute-puissance de Dieu. Alors l'homme se berce de l'illusion d'être “comme un dieu, qui connaît le bien et le mal ” » (N° 162, p. 41).

Et l'homme, pourrions-nous ajouter, s'enferme dans une toute-puissance qu'il usurpe à son Créateur et qui ne peut que le mener à l'esclavage d'une liberté enfermée sur elle-même : c'est l'orgueil du premier péché, d'où tous les maux découlent...

(à suivre)

Père Jean-Gabriel Rued, o.c.d.

Prieur du désert des Carmes de Roquebrune (83)